le prix du livre européen

« C'est de l'identité que tout commence »

Le prix du livre européen a été remis ce mercredi soir et a couronné Géraldine Schwarz (roman) et Paul Lendvai (essai). Rencontre au « Soir » avec le président de l'édition 2018, le metteur en scène polonais de théâtre et d'opéra, Krzysztof Warlikowski.

Le prix du livre européen
Europe Book Prize

ENTRETIEN

Krzysztof Warlikowski regarde l'Europe comme une œuvre inachevée. Selon lui, il ne pourrait pas en être véritablement autrement tant son idée à l'origine était ambitieuse. Pour avancer, le metteur en scène polonais qui préside cette année le prix du livre européen recommande d'éviter certaines polarisations.

Pourquoi avoir accepté d'être président du prix du livre européen ?
Cela m'a semblé intéressant comme expérience. Je ne l'avais jamais fait. J'ai été obligé de lire des milliers de pages et cela m'a plu. Je fus aussi intéressé par la sélection, par ce qu'on croit être un livre européen.

Etes-vous de ceux qui sont inquiets par ce que l'Europe pourrait devenir, par l'avenir du rêve européen ?
On se sentait beaucoup mieux avant 2010. On espérait beaucoup plus. Du point de vue des pays de l'Est – je parle en tant que Polonais –, ce n'était que le début et il est vrai qu'il est toujours plus difficile d'entretenir quelque chose que de le lancer. Quand on regarde ce qui se passe à Paris, Rome, Budapest et Varsovie, on perd notre bonne humeur. Mais pas forcément notre espérance néanmoins.

Comment expliquez-vous ce qui est en cours ?
Pour l'Italie, je ne sais pas. C'est un pays occidental, la démocratie y a une histoire. Dans le cas des pays de l'Est, il y a plusieurs problèmes. La Hongrie par exemple a formé un empire, ce fut ensuite un pays de taille bien plus modeste. Après la guerre, il a encore perdu en influence. Les Hongrois sont en fait de grands perdants. En Pologne, le ressentiment est fort aussi… Mais une belle idée, comme l'idée européenne, ne peut pas toujours poursuivre sans difficultés. Une idée comme pareille, aussi irréelle que celle-là, passe par des chemins difficiles inévitablement. Au-delà de l'Europe, la situation internationale n'est pas forcément meilleure.

Quand Emmanuel Macron souhaite rassembler les démocrates contre les populistes, notamment en vue des élections européennes, qu'en pensez-vous ? Est-ce une bonne manière de faire ?
Ce genre de polarisation n'est pas neuf. On parlait avant de petits pays et de grands pays au sein de l'Europe. C'est à la base d'un ressentiment polonais. Donc, je crois que parler comme Emmanuel Macron, c'est renforcer ce genre de ressentiment. Le chemin entre l'Est et l'Ouest est difficile. Et si on tient à l'idée européenne, il faut de la patience et du dialogue. Au-delà, je crois aussi qu'il faut laisser au peuple l'occasion d'avancer. En Pologne, ce peuple reste en éveil, comme l'ont montré les dernières élections régionales. Parfois, il faut toucher le fond pour avoir l'occasion de revenir vers le dialogue européen.

On a l'impression que l'identité européenne n'a pas été assez fédératrice…
Je crois que quand on a créé l'Europe, on a préféré voir l'objectif et y travailler que de voir les difficultés qui y étaient liées. Aujourd'hui, on est parvenu à l'objectif mais il faut travailler et véritablement créer cette union. Dans un sens d'ailleurs, elle n'existe pas, elle est seulement en train de se faire. Je ne suis pas sûr qu'on ait cru que tout ce qu'on est en train de faire serait facile. Il y avait des doutes mais on ne les a pas exprimés. L'histoire du continent européen est tellement vaste que d'une certaine façon, on en est encore prisonniers.

La question de l'identité, c'est important pour vous ? Faut-il attacher au besoin d'identité davantage d'importance ?

« On est encore prisonniers de la très vaste histoire du continent européen »

C'est de l'identité que tout commence. Plus vous la cherchez, plus vous êtes honnête avec vous-même. Est-ce que cette identité empêche de dialoguer ? Non, on peut s'enrichir réciproquement. Concernant les identités nationales, Géraldine Schwarz montre bien qu'une identité cela n'empêche pas de se parler et que même si des Français ou des Allemands ont une version différente de l'histoire, ils peuvent se parler.

Mais l'identité européenne chrétienne de Viktor Orban, elle exclut, non ?
Je ne comprends pas personnellement que l'autre ne puisse pas être plus intéressant que moi. Je crois qu'il y a la peur de l'autre, de ce qu'il pense. Et nous vivons dans un monde de peurs.

Etes-vous impliqué politiquement dans des mouvements citoyens en Pologne ?
Je suis artiste et c'est avec mon art que je parle de tout cela. Ce qu'on vit autour de la culture en Pologne s'apparente à une chute. Mais c'est vrai ailleurs aussi. En France, c'est au travers des nominations des ministres de la Culture qu'on voit que l'importance de la culture diminue. Or, sans la culture, on est foutu. Si on a la possibilité d'accéder à quelqu'un via la culture, il ne va pas sortir indemne de cette expérience. La culture, c'est la fantaisie, l'imagination, la liberté, l'esprit critique. Toutefois, tout n'est pas perdu en Pologne. Dans une période difficile, l'oreille écoute mieux, on comprend mieux, on est plus éveillé. Dans ce malheur, il y a donc de l'espérance également.

Qu'allez-vous dire au moment de la remise du prix européen ?
J'ai un peu regardé les statistiques de la lecture en Europe. Et j'ai découvert des choses scandaleuses à ce propos. Notamment en Pologne où beaucoup de librairies ont disparu. Par an, un Polonais lit en moyenne un livre et demi, un Tchèque en achète 14. On ne peut pas dire que nos histoires soient pourtant si différentes.

Le manque de livres nous rend moins empathiques ?
Il nous laisse bêtes.

Qu'est-ce qui vous donne de l'espoir ?
Le théâtre. Le fait, au théâtre, d'avoir un dialogue avec des auteurs, des performeurs. Et puis avec des spectateurs. J'ai besoin de dialoguer. Je n'ai pas besoin d'informations. J'ai besoin de dialoguer. ■

Propos recueillis par BÉATRICE DELVAUX MATHIEU COLINET

« Sans la culture, on est foutu ! », tranche Krzysztof Warlikowski.
© BRUNO D'ALIMONTE/LE SOIR.

Krzysztof Warlikowski

Krzysztof Warlikowski (1962) est un metteur en scène polonais de théâtre et d'opéra. Il a été l'assistant de Peter Brook et d'Ingmar Bergman notamment. Il a réalisé une trentaine de spectacles. Il est directeur du Nowy Teatr de Varsovie.

MODE D'EMPLOI

Trois lauréats pour la douzième édition du prix du livre européen

Pour sa douzième édition, le prix du livre européen est présidé par le metteur en scène Krzysztof Warlikowski. Il succède ainsi au réalisateur allemand Florian Henckel von Donnersmarck. En 2007, c'est l'écrivain de polars suédois Henning Mankell qui avait ouvert le feu, présidant pour la première fois ce prix instigué par Jacques Delors.
L'idée : aider à la propagation d'idées européennes, à l'expansion du paysage culturel européen, en sacrant chaque année un roman et un essai écrits par un Européen et déjà traduits dans deux langues de l'Union européenne.
La présélection est effectuée par un jury de personnalités européennes présidé au départ par Jacques Delors, et aujourd'hui par Pascal Lamy, ancien directeur de l'Organisation mondiale du commerce. La sélection finale est opérée par un jury de journalistes européens. *Le Soir* est partie prenante depuis le départ de cette aventure littéraire qui vous donne cette année à découvrir les auteurs Géraldine Schwarz, Paul Lendvai et, à titre exceptionnel, Philippe Sands.
B.DX.

PRIX SPÉCIAL DU JURY

« Retour à Lemberg » primé

Le jury du prix du Livre européen a décidé cette année, à titre exceptionnel, d'attribuer un « Prix spécial du Jury » à « Retour à Lemberg », de Philippe Sands, un livre jugé essentiel sous le label européen. Il s'agit ici, comme pour les « Amnésiques » de Géraldine Schwarz, d'une plongée dans l'histoire familiale mêlée à l'histoire du siècle. C'est en partant à la recherche des racines d'un père très secret sur son passé, que l'avocat franco-britannique Philippe Sands s'est retrouvé à Lemberg. Cette ville qui fut notamment polonaise, ukrainienne, russe et allemande, figure sur la terrible liste des lieux qui ont connu les exterminations et déportations massives de Juifs durant la deuxième guerre mondiale. Six ans d'enquête vont livrer nombre de découvertes familiales à l'auteur. Mais son ouvrage, qui se lit comme un thriller intime, est aussi un grand suspense « juridique ». Philippe Sands nous fait ainsi découvrir le destin de deux juristes nés aussi à Lemberg et qui vont opposer leurs conceptions du droit à travers les concepts de « crimes contre l'humanité » et de « génocide » qu'ils vont créer. Sands nous remet aussi dans les traces de l'avocat d'Hitler, le « bourreau de Varsovie », et du procès de Nuremberg auquel les deux juristes polonais de Lemberg ont contribué de façon majeure. A ne manquer sous aucun prétexte.
B.DX

Géraldine Schwarz, Paul Lendvai et Philippe Sands seront en dédicace ce jeudi chez « Filigranes » à Bruxelles.

Retour à Lemberg
PHILIPPE SANDS
Albin Michel
539 pages, 23 €

Les Amnésiques
GÉRALDINE SCHWARZ
Flammarion
352 pages, 20 €

Géraldine Schwarz
« Les Amnésiques, c'est d'abord nous »

ENTRETIEN

Petite fille de Karl et Lydia, un couple de la classe moyenne dans l'Allemagne d'Hitler et de Lucien, un gendarme français sous Vichy, Géraldine Schwarz est aujourd'hui journaliste et réalisatrice à Berlin. Dans « Les Amnésiques », elle mêle la petite histoire de sa famille à la grande Histoire du XXe siècle. *« Le scepticisme actuel croissant envers les démocraties, le populisme et l'irrationalité grimpants ainsi que les stratégies de manipulation qui ressemblent à s'y méprendre à ce qu'il se passait il y a 100 ans, m'ont poussée à écrire. « Les Amnésiques », c'est d'abord nous. A travers cette histoire, j'ai eu envie d'armer le lecteur de discernement face à ces mécanismes dont il est impressionnant de voir qu'ils sont toujours si efficaces aujourd'hui. »* Soutenue par son éditeur allemand « Secession Verlag », l'auteure a d'ailleurs réécrit la fin de son livre pour l'adapter aux derniers événements d'actualité.

Votre grand-père était un national socialiste ?
Ce n'était pas un grand criminel nazi, ni un monstre, mais quelqu'un d'assez commun qui marchait avec le courant, un « mitläufer » assez typique, avec lequel on peut s'identifier plus qu'à Goering ou Mengele. Son adhésion au Parti National Socialiste relève de l'opportunisme. Il prend sa carte de parti en 1935 par confort et en 1938, il achète une entreprise à une famille juive. Il va l'aryaniser et contribuer à un crime qui va envoyer un signal au IIIe Reich : une partie de la population est d'accord de se rendre complice de ces crimes. Le crime de l'aryanisation est peu abordé alors qu'il demande une initiative personnelle, contrairement à ceux qui ont été des observateurs apathiques de la déportation de juifs et dont la responsabilité est plus difficile à trancher. Dans l'aryanisation par contre, il y a une responsabilité très claire : mon grand-père a pris l'initiative de profiter de la détresse des Juifs pour tenter de s'enrichir. Ma grand-mère elle, a agi plus par aveuglement et fascination.

Hitler l'a fait rêver ?
Il avait un discours séduisant : faire renaître l'Allemagne de ses cendres après l'humiliation du Traité de Versailles et des années 20 très difficiles. Ce leader propose du rêve et du mythe. Du concret aussi : la courbe du chômage va baisser très vite, les ouvriers ont du travail, on mange de la viande. Le IIIe Reich avait aussi prévu des vacances pour les masses, notamment des croisières. C'était inouï en 1937, pour une femme de cette classe sociale moyenne inférieure. Cela apportait du glamour au national socialisme. Ma grand-mère parlera de cette croisière jusqu'à sa mort. La combinaison de l'opportunisme et de l'aveuglement, ces mécanismes sociologiques et psychologiques qui peuvent mener une personne ou une société à devenir complice d'un régime criminel : c'est ce qu'on doit retenir de l'histoire.

Comment découvrez-vous cette amnésie ?
A travers des lettres de 1948 où l'un des survivants de la famille juive de l'entreprise aryanisée par mon grand père, lui demande des réparations. Dans ces lettres, on voit que mon grand-père se réfugie dans le déni, refuse de payer et même, intervertit les rôles : il devient la victime et le Juif le bourreau. C'était symptomatique de la société allemande des années 50 qui n a aucun sentiment de culpabilité et se sent victime. C'est grâce à des personnes clé comme le procureur Fritz Bauer que peu à peu le voile va se lever sur les crimes nazis et surtout que le cercle des responsabilités va s'étendre. On va admettre à partir des années 60 qu'une grande partie de la société a contribué par apathie ou par ses actes à ce régime et l'a rendu possible. Mon grand-père s'est toujours défendu d'avoir servi le régime, il n'a jamais reconnu sa responsabilité.

Pourquoi ce plongeon dans votre histoire ?
Pour conscientiser les citoyens : ils ont du pouvoir, celui de nuire et celui de faire les bons choix et aujourd'hui on a vraiment besoin de le savoir. J'ai écrit aussi pour déplacer le curseur de la guerre et la Shoah à l'après-guerre, vers la construction de la démocratie en Allemagne et de l'Europe. J'ai aussi été marquée par la manière dont l'Allemagne est devenue celle que je connais aujourd'hui, avec une démocratie très ancrée. J'ai voulu raconter cette épopée. C'est un narratif positif. On en a vraiment besoin ! ■

B.Dx.

Géraldine Schwarz

Géraldine Schwarz est une journaliste et réalisatrice franco-allemande vivant à Berlin. Ancienne correspondante de l'AFP en Allemagne, elle collabore avec plusieurs médias internationaux et enquête depuis quelques années sur les archives des services secrets fédéraux (BND). « Les Amnésiques » poursuit son périple européen sous de nombreuses nouvelles traductions. Le livre, actualisé, paraîtra en poche sous peu.

Orban, Europe's New Strongman
PAUL LENDVAI
Hurst & Company
264 pages, 22,50 €

Paul Lendvai
« Orban, un caméléon sans morale »

La première fois où Paul Lendvai a rencontré Viktor Orban, l'actuel premier ministre hongrois, c'était à Vienne, en septembre 1993, avant sa première défaite électorale. *« Il m'avait marqué par sa franchise mais il nous avait surtout impressionnés en tant qu'homme politique progressiste de la jeune génération : un homme avec un futur prometteur. »* Cette première fut suivie par d'autres, mais Orban avait tourné alors le dos au libéralisme pour prendre une orientation politique nationaliste et de droite. *« Orban est un grand caméléon sans morale. Un nationaliste qui a changé de ligne politique quand il a constaté qu'il n'y avait aucune chance de gagner les élections en étant libéral et que les socialistes étaient en échec en Hongrie. Il a découvert tout l'intérêt de faire une politique de droite. Au centre droit d'abord, pour aujourd'hui courtiser l'extrême droite ».*

« Son seul danger, c'est lui-même »

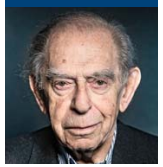
La biographie que ce journaliste autrichien, chroniqueur, éditeur et grand connaisseur des pays de l'Est consacre à « Orban le nouvel homme fort de l'Europe » est passionnante. Elle nous plonge dans le parcours, le caractère, le réseau d'alliés, les ressorts d'un homme qui exerce aujourd'hui un pouvoir magnétique sur une partie de la population et inspire une partie croissante des dirigeants européens. Pour le biographe, la chance du Premier ministre hongrois réside notamment dans la disparition de l'opposition : il n'a pas d'adversaire sérieux en Hongrie. *« Son seul danger, c'est lui-même. Son ubris – son orgueil – lui a fait perdre ces derniers temps le sens des proportions ».* Et de citer à titre d'exemple son combat contre Soros et la Central European university, qui ont pourtant financé ses propres études : *« Il a choisi la lutte contre Soros et les réfugiés pour gagner des voix. Cela a marché ».*

Sans profession autre que la politique, l'homme, très doué, a organisé le pouvoir avec l'appui de politiciens et des médias. Orban, l'homme le plus dangereux de l'Union européenne, le plus haï et le plus cité ? Vrai ? *« Oui, il est à craindre par l'Europe pour le danger qu'il fait peser sur sa cohésion, sa stabilité et son futur. Il dit qu'il veut dialoguer avec le nouveau patron du PPE, Manfred Weber, mais ce n'est pas vrai, il veut le pouvoir. C'est un mégalomane ! »* Un dictateur ? *« Son système est autoritariste, c'est un dictateur dans un gant de velours. Toute la question est de savoir si et quand il va enlever ce gant. C'est un homme brillant qui pourrait être un dictateur mais ne l'est pas encore. »* La scène hongroise est aujourd'hui « démocratique », remarque l'auteur : il y a les journaux, internet, on peut manifester, on peut même dire qu'il est un escroc, mais cela n'atteint pas les gens car les grands réseaux de médias sont sous son contrôle, ou celui de ses amis.

Cet autocrate est élu, c'est donc qu'il a les faveurs du peuple. *« Ils ont peur de perdre leur travail »,* explique Paul Landvei qui souligne la très piètre qualité des systèmes de santé et d'éducation. L'auteur demande par ailleurs qu'on regarde la réalité hongroise avec en tête le traumatisme du Trianon, lié aux accords signés en 1920 et qui ont privé les Hongrois de deux tiers de leur territoire et de 40 % de leur population. Orban joue sur l'humiliation née à cette époque en redonnant l'illusion de la grandeur aux héritiers d'un empire tout puissant : *« Mais ne vous y trompez pas, il n'est pas nationaliste, il utilise ce discours uniquement à des fins opportunistes. Orban est un joueur sans complexe alors que le polonais Kaczinsky est un fanatique nationaliste, mais pas aussi corrompu que lui ».* L'auteur s'étonne que l'Europe continue à donner de l'argent à ce pays qui le critique et à ce dirigeant qui a harangué ses foules au nom de « Stop Brussels »

En recevant son prix hier au Parlement européen, Paul Lendvai a dit lui tout son attachement à l'Europe : *« Je vois bien l'Union et toutes ses erreurs, mais c'est le plus grand des accomplissements. Durant ma très longue vie, j'ai été menacé, ma liberté a été mise en danger par les Nazis et les Bolcheviques. L'Europe doit se défendre et croire en elle-même. Chaque être humain qui a du cerveau doit soutenir l'Union européenne. »* ■

B.Dx

Paul Lendvai

Paul Lendvai est un journaliste d'origine hongroise, né à Budapest de parents juifs et qui a pris la nationalité autrichienne. Il est depuis 45 ans le rédacteur en chef de la revue trimestrielle « Europäische Rundschau », est chroniqueur pour des journaux autrichiens et l'auteur de 17 livres. Son autobiographie évoque le parcours d'un Européen au XXe siècle marqué par la haine ethnique et l'antisémitisme. Il dirige aussi une maison d'édition qui publie des romans et nouvelles traduits du hongrois et de l'allemand.